

# Le Petit Canadien

Organe de la Société Saint-Jean-Baptiste  
de Montréal

---

## SOMMAIRE

- I. — CONVOCATION . . . . . Victor Morin, J.-B. Lagacé  
II. — NOS COMPATRIOTES DE WINDSOR . . . . . Joseph Gauvreau.  
III. — LES ACADIENS DE LA NOUVELLE-ÉCOSSE:  
    ÉTAT ÉCONOMIQUE . . . . . J. Doucet.  
IV. — LA GRANGE A GNACE TIVIARGE . . . . . Pierre Voyer.  
V. — DES JEUX FLORAUX . . . . . Guy Vanier.  
VI. — LES FOINS . . . . . Damase Potvin.  
VII. — LA PART DES MEMBRES . . . . . Léon Trépanier.  
VIII. — QUELQUES TERMES DE PHARMACIE . . . . .  
    La Ligue des Droits du Français.
- 

## LA CAISSE NATIONALE D'ÉCONOMIE

Tableau d'honneur des organisateurs permanents. — Actif au 31 décembre 1916.

---

Rédaction et administration : 296, rue Saint-Laurent, Montréal.

Abonnement annuel : Canada, Montréal excepté, 50 sous ;  
Montréal et Etranger, 60 sous.

Toute demande de changement d'adresse doit être faite par écrit et accompagnée de 5 sous en timbre poste.

Le Petit Canadien paraît vers le 25 de chaque mois; en cas de non-livraison, les abonnés sont priés de présenter leurs réclamations dans les 15 jours.,



# SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

*Grand aumônier* : Monseigneur L'ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL.

*Président général* : VICTOR MORIN, LL. D., notaire, 97, rue Saint-Jacques.

*1er Vice-président général* : JOSEPH GAUVREAU, D. M., Edifice Dandurand.

*2ème Vice-président général* : V.-E. BEAUPRÉ, I. C., professeur, 372, rue du Parc  
[Lafontaine.]

*Secrétaire général* : J.-B. LAGACÉ, professeur, 836, rue Saint-Hubert.

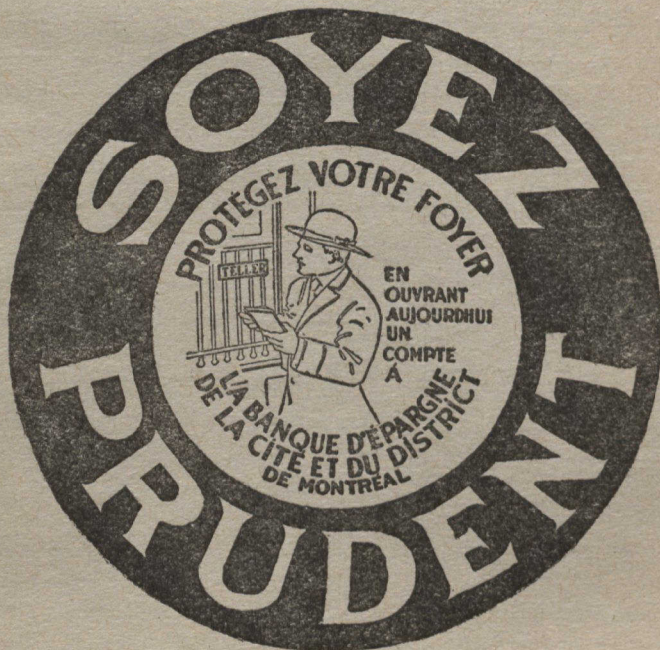
*Trésorier général* : JOSEPH HURTUBISE, courtier en assurance, 2, place d'Armes.

*Directeurs* : L'hon. L.-O. DAVID, sénateur, Hôtel de Ville. — E.-P. LACHAPPELLE, D. M., 267, ouest, rue Prince-Arthur. — THOMAS GAUTHIER, courtier, 11, place d'Armes. — U.-H. DANDURAND, financier, Edifice Dandurand. — VICTOR DORÉ, professeur, 446, rue Fullum. — GUY VANIER, LL. L., avocat, 97, rue Saint-Jacques. — JOSEPH GIRARD, rentier, 46, ouest, boulevard Saint-Joseph.

*Chef du Secrétariat* : ARTHUR SAINT-PIERRE, bureau I, Monument National.

*Sous-chef du Secrétariat* : JOS. DURAND, bureau I, Monument National.

*CORPORATIONS FILIALES DE LA SOCIÉTÉ* : Caisse Nationale d'Economie. — Caisse de Remboursement. — Compagnie du Monument National. — Société Nationale de Fiducie.





# Le Petit Canadien

ORGANE DE

LA SOCIÉTÉ SAINT - JEAN - BAPTISTE  
DE MONTRÉAL

---

---

Vol. 14.

MONTRÉAL, FÉVRIER 1917.

No 2.

---

---

## CONVOCATION

---

Conformément aux stipulations de notre Charte, le Congrès annuel de notre Société s'ouvrira au Monument National, jeudi, le 8 mars, à 8 heures du soir.

Nous espérons que toutes les sections, après s'être conformées en tous points aux exigences de nos règlements, se feront un devoir de se faire représenter à ce Congrès où des questions de la plus haute importance seront discutées. C'est aussi à ce Congrès que les délégués devront procéder à l'élection des officiers généraux de la Société.

*Le Secrétaire général,*

J.-B. LAGACÉ.

*Le Président général,*

VICTOR MORIN.

---

## NOS COMPATRIOTES DE WINDSOR, Ont.

---

Sous ce titre, je comprends tous nos compatriotes qui vivent dans la péninsule enserrée par les eaux de la rivière Détroit et du lac Sainte-Claire au nord et à l'ouest, et les eaux du lac Erié au sud et à l'est. Plus explicitement, dans le territoire connu sous le nom des comtés d'Essex et de Kent, dans la province d'Ontario. Ils sont là plus de 30,000 en nombre. Juste la moitié de ce que nous étions dans tout le Bas-Canada, à l'époque de la conquête. Windsor, est le centre autour duquel ils gravitent. C'est le chef-lieu de leurs projets d'avenir et de leurs ambitions nationales. On ne peut aller à Windsor sans rayonner tout autour, sans visiter Sandwich, Walkerville, Ford City, Loiselleville et Tecumseh, qui sont pour ainsi dire, les postes d'avant-garde formant une couronne autour de Windsor.



Une fois ici, l'on ne manque pas non plus de traverser la rivière Détroit, fluide limite entre le Canada et les Etats-Unis. D'origine canadienne-française beaucoup des habitants de Détroit le sont. Un grand nombre d'entre eux parlent le Français, occasionnellement. C'est le petit nombre, le très petit nombre qui l'aiment assez pour le parler en famille. A l'école, il ne s'en dit à peu près pas. En affaires, guère davantage. Ce qui fait que *Windsor* en l'Ontario et *Détroit* au Michigan, sont bien comme qui dirait, par chez-nous, deux grosses paroisses canadiennes-françaises côte-à-côte, avec cette différence essentielle que dans l'une *Windsor et les environs*, l'on parle et l'on aime le Français, tandis que dans l'autre à *Détroit*, on aime bien le Français, mais on ne le parle guère plus.

En l'occurrence, il s'agissait de rencontrer nos patriotes de là-bas ; de causer avec eux ; de les faire causer ; d'analyser leur mentalité ; de la comparer avec la nôtre ; de s'enquérir des dangers que court la langue française ; de vérifier si nos compatriotes s'assimilent ou s'ils sont assimilés ; s'ils sont perdus ou si on les retrouve ; s'ils s'anglicisent ou s'ils s'américanisent ; s'ils luttent ou s'ils désespèrent.

En deux mots voici : Windsor lutte vaillamment, et Détroit, et bien Détroit... est une ville américaine.

Aussi bien, mettant de côté ma pensée première de confondre les deux groupes, je laisse Détroit aux Américains et me contente de parler de Windsor en l'Ontario et ses environs.

Au point de vue du bien-être, température et confort, rien à désirer de mieux. Les tempêtes de neige ne sont pas plus violentes à Windsor qu'à Québec. Pas davantage plus intense le froid. Il suffit cependant à bloquer la rivière de glace et à empêcher, pendant des jours et des jours, les bateaux traversiers d'accomplir leur service, tout comme à Québec. On peut appliquer à Windsor ce dicton inventé pour Pittsburg, paraît-il : " La question n'est pas de se tenir propre, mais de s'accoutumer à être sale. ". Ce sont les usines de Détroit qui, pendant mon séjour, soufflait sur Windsor la poussière et les cendres charbonneuses de ses usines. Mais détails peu importants ceux-là, auxquels on s'accoutume d'ailleurs très vite, tout le monde étant sur le même pied.

Partout de l'aisance : dans les familles, dans les rues, sur les places publiques, dans les édifices, les églises, les écoles, les institutions. C'est une ruche agissante. Le travail abonde. Les usines sont nombreuses et prospères. Les campagnes d'alentour fertiles et fécondes. Les cultivateurs sont au point. Les jardiniers maraîchers en grand nombre. C'est le paradis des tomates et des petites raves qui font les délices des gour-



mets américains. La pauvreté est chose inconnue. J'ai visité à Loiselleville, jusqu'à hier la Rivière aux canards, l'une des plus belles églises régionales que j'aie encore rencontrées.

— Depuis combien de temps habitez-vous Windsor, demandais-je à M. Patrice Ouellet, l'un des plus vieux citoyens de l'endroit.

— " Depuis deux cents ans, monsieur ", fut sa réponse, en me montrant la rue principale qui porte son nom. Il y a là des traditions qui comptent.

Le grand nombre des Canadiens-Français de Windsor sont les descendants des fondateurs de Détroit. Ils ont été fidèles au parler et aux traditions de leurs ancêtres. Ces dernières années, ils ont subi les effets du régime anglicisateur habilement introduit dans les écoles primaires par le gouvernement de l'Ontario.

La réponse de ce dernier, que le français ne peut à peu près pas être enseigné dans leurs écoles, les a pris par surprise et les a un peu estomacés, si je puis me permettre cette expression. Leur résistance est lente à s'affirmer, alors que de fait le français n'est plus ou presque plus enseigné dans leurs écoles primaires séparées, bien que les enfants canadiens-français soient en majorité et que les commissaires d'écoles soient canadiens-français.

Cet état de chose est nouveau. Il ne date que d'hier. Il ne faut pas s'étonner si le choc en retour est lent à se faire sentir. A peine la réaction s'effectue. Mais de vaillants lutteurs sont là faisant tomber un à un, au jour le jour, les préjugés suggérés par l'ambiance américaine et l'absorbant égoïsme anglo-saxon. Je les ai notés, à la volette, ces préjugés. Ils ressemblent aux nôtres comme des frères siamois.

— Et d'abord, que voulez-vous? Je suis en affaires, et pour les affaires, c'est de l'Anglais qu'il faut !

L'Anglais est pratique. Voyez comme il réussit bien en affaires !

Sous une forme ou sous une autre, c'est l'admiration non raisonnée de tout ce qui est anglais, c'est la peur de froisser les citoyens de langue anglaise, la crainte de nuire à son commerce, c'est en somme, chez certaines gens, l'intérêt qui prime le patriotisme, l'amour des traditions de race, l'attachement à la langue.

Et cependant, quand on regarde et quand on y songe ! Y a-t-il, dans le pays, un seul Anglais qui fasse affaires chez un Canadien-Français uniquement parce que celui-ci parle l'Anglais ?

Y a-t-il un Canadien-Français assez lâche pour abandonner un patron uniquement parce que le patron tient à donner à la langue fran-



çaise, dans le commerce, en affaires comme chez-lui, la place qui lui appartient ?

L'on dit encore : Ce n'est pas l'usage. Ce n'est pas la mode. Tout le monde parle Anglais. Ne devrait-on pas dire plutôt, comme saint Paul ou saint Pierre : *Etiamsi omnes, ego non !*

Manifestation d'apathie naturelle qui ne manque pas chez-nous, mais provoquée là-bas, tous les jours, à chaque instant du jour, par l'ambiance américaine et la morgue dédaigneuse du colonial anglais.

S'ajoute à ces propos d'admiration non raisonnée, d'intérêt ou d'apathie, une ignorance assez commune et assez profonde de notre histoire. Que voulez-vous ? Les journaux de la province de Québec n'arrivent à Windsor que 24 ou 36 heures après qu'ont déjà été lus les journaux anglais de mêmes dates. On se détache ainsi de la lecture du Français en famille et en son particulier.

Que peut-on bien apprendre des origines et des traditions canadiennes-françaises dans les meilleurs journaux anglais de l'Ontario ? L'homme qui ne lit habituellement pas de journaux français et quelques revues françaises, ne saurait s'astreindre à lire des livres. C'est l'explication de l'ignorance de notre histoire.

A part la fondation d'un journal français, une série de conférences historiques, à tout prix, s'impose là-bas. Quel bien cela ne nous a-t-il pas valu, à nous, de la province de Québec, que la fondation de ces chaires, à la bibliothèque Saint-Sulpice, à l'Université Laval, au Monument National, depuis quelques années ? Ne nous sommes-nous pas aperçus, en dépit de nos collègues classiques et de nos multiples écoles françaises combien nous sommes ignorants de notre histoire ? Séparés de nous presque par un continent, accolés aux Américains et ne vivant toujours qu'avec des Anglais ou des Irlandais détestables au point de vue national, sans collègues classiques français et sans écoles nationales françaises, et presque toujours desservis par des curés Irlandais, comment voulez-vous que l'histoire s'enseigne et que les traditions se perpétuent intactes ?

Et cependant, ce qui étonne le plus, à Windsor, ce n'est pas d'entendre parler l'Anglais, c'est de constater comme la race et les traditions se sont tout de même conservées, malgré les milieux, l'ambiance, la persécution, le dédain et le mépris.

Le secret de cette fidélité aux traditions françaises quand même je l'ai entendu exprimer par une femme. Comme si en toute chose il ne fallait pas chercher la femme ! — Je vis chez moi isolée, me confiait une excellente mère. Mon entourage est anglais. Mes enfants ne jouent pas avec les enfants voisins parce que je veux qu'ils apprennent le Français, *d'abord*.



Et toutes les mères, à peu d'exceptions près, sont, là-bas, de cette opinion. D'instinct ou plutôt d'expérience, elles savent que la langue maternelle est celle qui doit être enseignée la première, et elles tiennent à ce principe.

Les commissaires d'écoles y tiennent aussi. A Windsor même, la majorité des commissaires est canadienne-française, et si je me base sur les déclarations publiques que j'ai entendues faire par les nouveaux élus, il va s'enseigner du Français à Windsor, cette année !

Mais ils ont une rude tâche à accomplir, ces commissaires. Ce sont eux qui doivent mener à bien et mettre à exécution le projet d'écoles séparées françaises et irlandaises. C'est la seule solution pratique à l'imbroglio scolaire de l'Ontario, du témoignage unanime de ceux qui connaissent bien la situation. Impossible de croire à une entente entre Irlandais et Canadiens-Français. Les uns veulent absorber les autres, et les autres sont trop prolifiques et trop vigoureux pour se laisser cuire et manger.

En attendant, une élite se prépare. Beaucoup de professionnels intelligents et bien intentionnés sont allés grossir, depuis quelques années, le groupe des combattants. Leur nombre est encore trop petit, et pour la lutte à soutenir, et pour les besoins de la population. Je conseille fortement, à nos jeunes médecins surtout, d'aller planter leur tente en l'Ontario, en face de Détroit, où vivent un si grand nombre de compatriotes, toujours heureux de réclamer les soins d'un médecin Canadien et de le payer d'après le tarif américain, ce qui veut dire cinq fois plus cher que dans Québec.

De programme de lutte, il n'y en a guère de défini à Windsor même et les environs, pour la raison très simple, que le nombre des lutteurs est encore trop restreint. La masse, très bien disposée, suit les indications qui lui viennent de la Société d'éducation de l'Ontario, je suppose; elle élit des commissaires d'écoles à mentalité française, et elle attend patiemment la tournure des choses.

Il importe d'encourager nos excellents compatriotes de Windsor. Une visite de la province de Québec a toujours l'allure d'un évènement social extraordinaire. L'on se sent chez-nous, là-bas. C'est dans une atmosphère de sympathie incomparable, dans une serre chaude de patriotisme que l'on se retrouve.

Je souhaite ardemment que le projet de créer une section de la Société Saint-Jean-Baptiste, et que cet autre non moins admirable d'une journée d'action française, pour les femmes, soient le résultat pratique de nos longues causeries du mois de janvier, desquelles nous rapportons le plus vivace, le plus durable souvenir.

JOSEPH GAUVREAU.



## LES ACADIENS DE LA NOUVELLE-ÉCOSSE

### III. — État Économique

“ Là, le riche était pauvre en son honnêteté,  
Et le pauvre ignorait ce qu'est la pauvreté. ” <sup>1</sup>

C'est le jugement que portait sur les Acadiens de 1755, le poète Longfellow : c'est aussi l'opinion que nous nous faisons de l'état économique actuel des acadiens de la Nouvelle-Ecosse. Aujourd'hui comme alors, on ne trouve pas chez nous de pauvreté sordide : on ne voit pas non plus de fortunes bien considérables. Sans doute notre bien-être matériel s'est amélioré depuis la veille du *Grand Dérangement* ; mais il faut tenir compte des conditions de vie bien différentes à ces deux époques et, toute proportion gardée, les paroles du chancre d'Évangéline restent vraies.

L'Acadien est ingénieux et travailleur. Il sait s'adapter aux circonstances, changer ses occupations et les varier suivant les milieux dans lesquels il vit. De cette façon, il ne chôme guère et pourvoit sans trop de peine aux exigences de la vie. Pourtant, et pour cette raison peut-être, il ne possède pas, à un haut degré, du moins, l'esprit d'économie et de prévoyance qui fait les hommes prospères au point de vue de la fortune. Il vit un peu au jour le jour, ne prépare guère ni son avenir, ni celui de ses enfants, et se console trop facilement peut-être de la pensée qu'après tout “ pauvreté n'est pas vice et richesse pas toujours synonyme de bonheur. ” “ Mes enfants, se dit-il, feront comme moi : ils travailleront, ils peineront et le pain ne leur manquera point. ” C'était là, croyons-nous, une des raisons qui, jusqu'ici, a empêché les nôtres d'acquérir une plus grande aisance.

Il y en a d'autres. Les Acadiens sont gens méfiants. Ils ont été si souvent et tellement bien trompés par leurs ennemis dans le passé, que, maintenant, ils se défient de leurs propres compatriotes. On dirait que ce caractère trop soupçonneux, est passé dans les moeurs jusqu'à leur faire perdre confiance en eux-mêmes. C'est ce qui explique chez eux, une grande timidité pour les entreprises personnelles et la crainte exagérée de l'association industrielle et commerciale. Ajoutez à ceci la jalousie — trait de caractère inhérent à toute nature humaine — mais, j'ai honte de le dire, excessivement développé chez nous ; et vous aurez les

<sup>1</sup> Évangéline : Traduction de Pamphile LeMay.



causes principales du peu de progrès des nôtres dans l'industrie et le commerce.

Nous ne connaissons pas d'Acadiens qui soient à la tête de grandes industries à la Nouvelle-Ecosse. On nous écrivait récemment : " Dans ce comté (Richmond), les Acadiens sont, soit pêcheurs, soit fermiers ; les deux ensemble le plus souvent. Ils ne possèdent que leur petit lopin de terre et leur petite chaloupe de pêche. " C'est là l'histoire de la presque totalité des Acadiens de la Nouvelle-Ecosse. Ils sont pêcheurs et cultivateurs partout et dans certaines parties, de la province, ils s'adonnent à l'industrie du bois et en retirent des bénéfices assez considérables.

Il y a pourtant de rares exceptions. Dans le comté de Yarmouth, le plus acadien avec Digby, un de nos jeunes Acadiens est à la tête d'une industrie de poisson fumé et fait des affaires qui se chiffrent annuellement à \$40,000. Deux autres ont des usines pour la fabrication de conserve de homard ; mais elles sont bien modestes à côté des grandes usines du même genre dont les Messieurs Neville et Shand sont propriétaires et qui font des affaires pour près de \$200,000. par année. Dans ce comté, aussi bien que dans Richmond, il y a quelques Acadiens propriétaires de grands bateaux de pêche et de transport.

Dans la partie Nord du comté d'Inverness, il y a une agglomération d'Acadiens assez considérable et homogène. Ceux-ci vivent, eux aussi, surtout de culture et de pêche. Les 5,000 Acadiens de cette partie, groupés dans les paroisses de Saint-Michel de Margaree, de Saint-Joseph du Moine, avec village principal à Grand Etang, et de Saint-Pierre de Cheticamp, ont fait, pendant l'année qui vient de finir, de l'exportation agricole pour \$25,000. L'industrie de la pêche leur a valu \$180,220. et les treize marchands acadiens de la région ont fait des affaires pour \$350,000.

Ce groupe est soumis à un immense désavantage pour les communications. En été, celles-ci se font par un service régulier hebdomadaire de bateau à vapeur entre Port Mulgrave et Pleasant Bay ; mais en hiver, toute cette région à partir du centre houiller d'Inverness vers le Nord—distance de 50 milles et plus — reste sans autre moyen de communication que la voiture ou le traîneau. Cet isolement condamne les habitants à un repos forcé pendant tout l'hiver, tandis qu'avec un chemin de fer pour l'exportation, ils pourraient avoir du travail continuellement à une carrière de Gypse d'une richesse plus qu'ordinaire, située près du Hâvre de l'Est, dans la grande et belle paroisse de Cheticamp. Déjà, cette carrière a reçu un commencement d'exploitation ; mais la compagnie qui dirigeait les travaux a dû cesser ses opérations, faute de moyen d'exportation. Le



gouvernement fédéral n'a encore rien fait pour favoriser l'industrie de cette partie du pays, pourtant si riche en mines, dit-on. Il est à souhaiter qu'il s'intéresse davantage aux habitants de cette région et il ne peut mieux le faire, qu'en leur donnant le chemin de fer si nécessaire à son développement.

La Municipalité de Clare qui comprend la moitié du comté de Digby, est peuplée presque exclusivement d'Acadiens. Ici, leur nombre s'élève à près de 10,000 et au point de vue économique, nous pensons qu'il est un des groupes les plus prospères de l'Acadie. Il possède deux beurreries, établies depuis trois ans seulement, et qui font déjà des affaires pour \$13,000. Elles ont contribué, dans une large mesure à remettre en honneur la culture de la terre. Depuis leur établissement, les cultivateurs ont amélioré leurs troupeaux laitiers, agrandi et développé leurs terrains de pâturage, fait la culture des plantes fourragères et augmenté de beaucoup la production du lait et du beurre. Ils ne se contentent pas pourtant de faire de l'industrie laitière. L'année dernière, en 1916, la valeur de leur exportation agricole se montait à \$59,000.

La Banque Royale, établie dans ce district, fait des affaires considérables. Bientôt, il est à espérer, une nouvelle banque — La Banque Provinciale du Canada — y ouvrira une succursale, qui permettra aux habitants de la région, de traiter plus facilement en français, leurs affaires de banque.

La pêche est une source de revenu considérable. Ici, comme dans les paroisses de Saint-Michel de Wedgeport et de Saint-Pierre de Pubnico, la pêche du homard ouvre en hiver, alors que les prix sont très élevés, et les pêcheurs retirent de cette industrie, des sommes assez rondes. Plusieurs établissements de conserves de homards appartenant à des Acadiens s'échelonnent le long de la côte. La valeur de cette industrie seule s'est élevée à \$76,662. en 1916. Il y a de plus, la pêche de la morue, qu'il est assez difficile d'évaluer; mais dont la valeur doit atteindre plusieurs milliers de dollars.

L'ancienne industrie de ce pays, la construction de navires, abandonnée depuis longtemps, a été reprise depuis quelques trois ou quatre ans. L'année dernière surtout, elle a été très florissante. Six goellettes, six établissements de conserves de homard appartenant à des Acadiens du pays pour une somme de \$170,000. De ces six navires, un appartient à un Acadien et deux ou trois autres, à des compagnies d'actionnaires acadiens. C'est un commencement d'organisation industrielle qui, espérons-le, pour le bien matériel des nôtres, trouvera des imitations nombreuses.

Cette municipalité compte encore quelques petites industries manu-



facturières, entr'autres, une minoterie, une tannerie, une manufacture de moccasins, une cigarerie et une manufacture de boîtes à conserves, toutes ensemble faisant affaires pour une trentaine de milliers de dollars.

Enfin, il y a l'industrie du bois dont les produits exportés en 1916, se sont élevés à \$60,850., et le commerce qui est presque exclusivement entre les mains de 48 marchands acadiens et qui atteint annuellement le chiffre d'environ \$700,000.

Pour être complet, il faudrait ajouter à ce qui précède les statistiques des autres parties de la Nouvelle-Ecosse ou les Acadiens forment groupe compact. Malheureusement, ces chiffres nous manquent. Pourtant, on pourra juger assez exactement de l'état économique des Acadiens de cette province en prenant la moyenne d'affaires des deux groupes, dont il est fait ici mention avec quelques détails. Cet état, il est facile de le constater, est encore dans l'enfance. Il y a pourtant quelques signes de virilité qui commencent à se faire jour. Si nos jeunes gens, marchands ou industriels, veulent travailler, ils finiront bientôt par mettre leur commerce et leurs industries sur un pied d'égalité avec ceux des anglais. Pour en arriver là, il ne faut pas que la prudence acadienne aille jusqu'à la timidité. Nos petits commerçants ne devront pas se contenter de marcher toujours dans les mêmes sentiers; les directeurs de petites industries, de tirer leurs tout petits bénéfices annuels. Les uns et les autres devront développer leurs établissements et faire grandir le chiffre de leurs affaires. Leurs compatriotes, les Acadiens, devront les y aider en achetant préférentiellement leurs marchandises chez eux. Enfin, ils favoriseront le développement industriel en se formant en sociétés coopératives. Ce sera apporter remède au défaut trop prononcé de méfiance des uns pour les autres, et unir toutes les forces acadiennes pour créer un esprit d'entreprise plus grand et plus favorable au progrès matériel de la race.

J. DOUCET.

---

### RENDONS A CÉSAR

---

C'est M. Arthur Courtois, autrefois secrétaire, et actuellement président de la Section Montcalm, No 3, qui est l'auteur du rapport sur *Les officiers de sections et le devoir national*, rapport publié dans le *Petit Canadien* de janvier et attribué par erreur à M. Joseph Courtois. Le lecteur voudra bien en prendre note et M. Courtois accepter nos excuses.

LA RÉDACTION.

---



## LA GRANGE A GNACE TIVIARGE

### (Deuxième prix du concours)

Comme chaque année, d'ailleurs, aux alentours des fêtes, Onésime Gauthier m'a apporté mes volailles et le billot de porc frais traditionnel. Onésime, c'est le doyen incontesté des notables du Rang-du-Bord-de-l'Eau, suivi de près par Bolduc, le plus frétilant des bedeaux de tout le comté, celui qui, selon sa propre expression, ne perd rien des douceurs de la vie, bien qu'il ait, comme qui dirait, "une patte dans le clargé".

— Eh bien, Onésime, demandai-je, comment que ça marche dans le Rang ?

— Ben! j'vas vous dire... Pour ce qui est du négoce, on n'a pas à geigner. La récolte a été avenante et les prix sont tip top, comme dit Billy Mégouoire, l'arpenteux. Mais, ma foi du Bon Yeu ? aussi vrai que mon père s'appelait Noré Gauquier et moi Lésime, pour les amusements, ça r'gardait mal en grand. C'était d'un slaque à faire brâiller ; c'est de même, en augmentant, depuis la yerre. Aussi, les jeunesses se morfondaient en bâillant long comme le bras, et ça parlait d'aller hiverner en ville, aux Etats, aux obusses, même à la Blind-River, dans l'Argoma. Cristi! fallait changer ces sentiments-là; y en a trop qui n'reviennent pus. Mais parmettez que j'allume; ça jase mieux la pipe en place. Bon, bèque! bèque! ça s'adenne qu'a marche comme unne invention. Des fois a tirâille, c'est effrayant...

Fallait donc retiendre nos jeunesses. Mais avec quoi? Ben, comme vous savez, Bolduc est pas battu pour trouver des joints pour toute. Quand il s'ingère dans queque chose, c'est toujours un gros soulagement pour moé. Le v'là donc qui r'soud à la maison au commencement d'octobre et qui dit: " Coûte, Lésime, v'là les jeunesses qui s'ennuillent en taupin et qui ont pas mal raison, ma foi! le Rang a l'air presque d'un cimiquière pas de corps ni d'épithaphes dedans pour agrémenter l'oeil, comme disait défunt curé Labarge. Et ça parle de prendre le large. Faut les consarver icite, les crapauds! car la douzaine va nous revenir ratriéeie. Ça s'est déjà vu de trop. Sur vingt, d'un sesque ou de l'autre, qui décanillent, chaque automne depuis queques années, il nous en retourne la moquié, chiffonnés, avec des magnières toffes sans bon sens; pus de goût pour rien, des allures, qui affligent m'sieu le curé, des idées de scopes plein la tête. Entre nous autres, Lésime, ça serait p'têt ben aussi bon que y reviendraient pas pantoute. Mais ce qui est ben plus guême, c'est qu'ils restent icite. Pour ça, faut les intéresser à queque chose d'envlimant mais honnête, comme de vrai, M'sieu le curé y est pas.



opposé; il m'a même souquecé trois quatte fois là-dessus. " Allons, Bolduc, qu'il m'a envoyé tout fin drette pas plus tard qu'hier, queques instants avant le baptême du p'tit à Jérôme Sansouci. Allons! Bolduc, vous n'avez donc plus d'idées pour récréer nos jeunes gens chrétiennement et les retenir par icite? " C'était dur de s'entendre interboliser de la sorte, moé qu'est jamais à sec pour les squimes. Tout en frottant le goupillon qu'était pas mal terni par rapporte que la saintcristie est humide que le yâble, je me mis à jongler, pis je m'écriai entre le haut et le bas: "Quoi que vous diriez, pour commencer, d'une affaire qui serait, du même coup, un acte de charité et une réjouissance avec une petite danse carrée au boutte, sans brasse-corps ni taponnage de rien? " — " J'approuve d'avance. ", qui me répond. " Eh bien, Lésime, on va râfler le p'tit cochon jaune pomonique de ce badloqué de Larpignière; ça va lui rapporter queques piastres qui seront pas de trop pour une famille de dix-huit qui mangent pas, s'en manque, à toutes les Angelus, cré mordi! et nos jeunes gens vont avoir un temps, écoute, Lésime, un temps de 2.40 comme disent les matignons. "

Bèque! bëque! Eh ben, m'sieu Mistigris, la râfle du p'tit jaune, ça été une affaire d'extra en toute et partout. Larpignière, les dépenses clairées, est resté avec onze piastres queque chose et nos jeunes gens en ont attrapé des entorses de s'amuser. Bolduc, envlimé par sa réussite et souquecé encore par M'sieu le curé, a eu une autre idée: une courvée chez Gnace Tiviarge, un autre malchanceux, pour y renipper sa grange. A c'te heure, les " bi ", ça se fait pus rien qu'en magnière de charité. Et c'est roffe à faire accepter. Y a des gens, dans le Rang, qui sont pauvres comme du sel et esquelettes comme des rats d'église, mais suspects comme des portépiques et z-hautains, c'est effrayant! Faut quasiment mettre des mitaines et des mitasses pour leur venir en aide. Bonheureusement, dans le cas de Tiviarge, on n'a pas été obligé de mettre les serous pour le faire consentir. Bèque! bëque!

Eh ben, M'sieu Mistigris, j'ai l'honneur et le bonheur de vous laisser assavoir que l'affaire a été suparbe numéro un extra. Bolduc en revient pas. D'abord, le dimanche d'avant, Sansfaçon, le crieux, a annoncé, pour rien, après la messe, d'avoir à se donner le motte pour aider Gnace Tiviarge à redressir et tarminer sa grange jeudi qui vient. Le " bi " commencera à six heures et tout à chacun est prié d'emporter ses outils. Dans la soirée, y aura une petite réjouissance pour les jeunesses. Les survenants auront pas besoin d'essayer à se faufiler, et le reste d'éque cétéra. L'annonce eut du succès sans bon sens, surtout parmi les jeunes qui se mirent tout de suite à se cracher dans les mains en r'gardant leux blondes qui commencèrent à se licher les babines en plein devant l'église, les crapaudes! Bèque! bëque! Faut pas se demander si tout le monde



était su le pont le jeudi matin. Basile Gidière, le ligneux des Bâtisse, les gros marchands de bois, Pite Latrémouille, un équarrisseux extra, Tânisse, qui était arrivé de la Fâlle River, et qui a toujours été not'meilleur embouffeteux, et d'autres artisses charpenquiers étaient déjà su le spot quand les gens des fromageries passèrent. " Toé, qui se mirent à dire à Gnace, laisse-nous trimer l'affaire. Surmonte-toé pas, on va t'arranger ta grange à la lime et superfanne, comme dit Tânisse. Tout ce qu'on te demande, c'est d'aider aux criatures dans les environs des chaudrons et de passer la dish quand y aura unne p'tite occasion. Pis v'là que tout le monde se met à varger. La dish passait, mais pas trop d'excès pour obéir à M'sieu le curé, tout de même assez pour qu'y aye queques petites piques, des ostinations. Y a toujours, comme de vrai, trop de forremannes dans les affaires faites par charité. C'est pourquoi, plus il se dishait, plus le ligneux, qui louche un p'tit brin et qui veut pas y consentir, mais ienqu'à voir on voué ben, plus le ligneux, que j'dis, trouvait que la grange cantait au nord; mais Tânisse, qui faisait son archetête parce qu'il reste dans les stétes, soutenait gros comme le bras qu'e c'était du côté su. Et comme tous les deux avaient fini par aboutir à mettre ça su le dos de Pite Latrémouille, Pite fit la menace de tout lâcher ça là. " Mes vinguennes! qui s'écriyit, si vous continuez à voir les choses en croche, je sacre le camp sans brécer la bâtisse. Vous auriez ben plus d'acquêt de lâcher la boisson. Y a déjà unne mèche que vous en avez plusse que vot' suffisance. Allez donc aider aux criatures à épilucher les pataques, tas de snorreux, et laissez donc travailler les ceuses qui connaissent la touisse.

Tânisse fut blessé gros de c'te apostrophe. C'était la première fois, qu'il voyait quequ'un reniffler sur son touissage lui qui reste depuis des siècles d'années dans des places, aux Etats, où tout se fait à la mécanique et dans les principes de six métries; sa femme dit même sept. — " Ça vaut pas la peine de te répondre, qu'il dit à Pite; quand t'as un coup de trop, toé, te v'là cásuel, sans imites. Moé je dis et je redis et j'sus prêt à gager dessus que la grange, a penche! C'est ça, et y a pas de galagne !

— C'est p'tet ben que le terrain est sourceux, redit Pite. A se redressira quand Gnace fera dréner. Et pis toé, Tânisse, parce que tu restes à la Fâlle ousqu'y a des squailles crépeurs, ça veut pas dire que t'es reçu ingégnieur.

Mais, dans le Rang, comme vous savez, on reste pas à pie unne étarnité de temps et on est pas rancuneux.. C'est pourquoi cés quiproquos-là et d'autres p'etits frazils, ça empêchaient pas la grange d'avancer, si ben même que quand le bedeau Bolduc survint vers les midis, il déclara, sur sa foi du Bon Yeu et de tous les messieurs curés qu'il avait



dessarvis depuis betôt 40 ans, que la grange était prestante toute beauté et drette comme un soldor anglais.

A deux heures et queque, m'sieur Mistigris, le corps de la grange était paré; les jeunes gens se mirent à la couverture et au bardeau avec un vlim ben naturel, par rapporte que les jeunes filles commençaient à r'soude et les reluquaient. C'est unne idée qu'avait eue Boldue pour inciter les jeunes gens et pour faire slaquer la dishe. Toujours est-il que vers les cinq heures le bouquet fut planté par Tânisse qui fionna la cérémonie avec un saut-morissette pendant que Pite Latrémouille chantait le coq et que nous autres, on entonnait des z-hourras.

Bèque! bèque! Comme c'était immanquable, une fois la job finie, y eut des survenants avec des affaires pleins le corps, des compliments, des lichages, les valtreux! Que voulez-vous qu'on y fasse? Y en a qu'ont pas de coeur, pas de décence, ni de bienséance, comme dit la maîtresse d'école; y en a dans les meilleures paroisses, y en a dans le Rang du Bord de l'Eau, pas des masses, Yeu, merci! ienqu'une p'tite poignée. Faut mettre ça au pied de la croix et penser à nos propres péchés, comme dit Boldue, qu'est naturellement, à cause de son méquier, un peu tolo-lique.

On se mit à table avec un appétit comme en ont les gens du Grand Brulé, les tornons de ventres creux et de flancs mous? Unne tourquiè-re, unne platée de plorines, unne barge de ragoût attendaient pas l'autre. D'autant plusse que c'était fourni par nous autres, car fallait pas que ça coûtât quoi que ce soye à Gnace, et pis, nous autres du Rang, tant qu'à faire queque chose, on va jusqu'au boutte et, au besoin, un peu plus loin. Une fois la dévoration calmée et les tables ôtées, la danse se souleva aux sons du violon au bonhomme Cantin qu'est eencore smarte comme unne anguille. Et ça marchit numéro un d'extra jusqu'au matin. De sorte que nous v'là, les jeunesses surtout, avec assez de fun et de contentement d'engrangés, comme on dit, pour jusqu'aux Fêtes. Maintenant, moé, je déménage; j'sus pas encore rendu et les chemins sont mous comme des tripes. A la revoyure!

.....

Après quoi, je me rappelai le mot de Charles Nodier: "Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées" et ce commentaire de Faucher de Saint-Maurice: "Oui, mais racontons-les dans leur simplicité, en ménageant la couleur locale et le pittoresque du geste et du parler comme la prunelle de nos yeux."

C'est ce que j'ai essayé de faire.

PIERRE VOYER. (*Mistigris*).



## DES JEUX FLORAUX

Le *Petit Canadien* de février annonçait un premier concours de poésie sous les auspices de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. L'entreprise paraît venir à son heure. Notre société nationale s'efforce de multiplier et de varier ses initiatives de manière à stimuler l'action patriotique dans tous les domaines. Elle encourageait naguère la verve de nos charmants conteurs, en proposant des récompenses, à deux reprises, à ceux qui produiraient les meilleures pièces de prose sur certains traits de mœurs de chez nous. Les poètes sont aujourd'hui l'objet de ses attentions.

Le culte de la langue française est à la base de notre patriotisme. Dans un pays de population mixte, l'esprit national se manifeste d'instinct par l'attachement au parler des aïeux. On ne conçoit pas qu'un peuple reste fidèle à ses traditions particulières, s'il ne conserve pas d'abord une fierté jalouse pour l'idiome qui le distingue des races ambiantes.

Mais un peuple qui garde de la virilité ne saurait se satisfaire d'une langue déchue. Il nous faut une langue pure, exacte, harmonieuse, riche par son vocabulaire, et par l'heureux agencement de ses phrases. Nous n'avons pas trop de toutes les ressources du parler de France pour parvenir à un degré supérieur de culture intellectuelle, et faire rayonner les bienfaits de la civilisation latine au sein d'une population de cent millions d'habitants à mentalité anglo-saxonne. M. l'abbé Groulx a bien raison de nous faire entendre la leçon des *grands érables verts* : "chaque mot qui part est une âme qui meurt." Comme c'est bien cela. La langue maternelle marque l'exacte mesure de l'influence nationale : notre peuple verra son action s'étendre en raison directe des facilités d'expression qu'il mettra au service de son génie particulier ; il s'enracinera dans ses propres traditions, et il trouvera en lui-même, la force de vivre et de vaincre, en raison directe de la valeur qu'il assurera à sa langue châtiée, la littérature canadienne, et à sa langue populaire, le bon langage ordinaire de ses fils. Voilà pourquoi il importe tant de les bien garder, nos mots, les mots de France, ; et il faut aussi prendre soin de leur conserver leur sens exact et traditionnel, parce que l'on peut compléter la parole de M. Groulx, ce me semble, et dire du mot qui forlignie que c'est une âme qui apostasie.

Paul de Saint-Victor a écrit que " la poésie est la lumière ou le relief de la parole ; l'idée revêtue des ailes qui transfigurent et font voler ; le souffle qui enfle les mots, les rend légers et les colore. ". Pour assurer au parler canadien la grâce exquise et la richesse de l'incomparable



verbe de France, il faut s'ingénier à trouver des moyens de perfectionnement. Surtout, il faut aider ceux des nôtres qui cultivent le mot qui porte juste, la forme harmonieuse, l'expression neuve et jolie. La poésie répand de la fraîcheur et du parfum; son mérite est de jouer un rôle de grâce et d'harmonie dans la nation, et d'assouplir son idiôme en le livrant aux intuitions de ses artistes et aux chants inspirés de ses bardes.

La Société Saint-Jean-Baptiste demande aujourd'hui cette contribution aux poètes canadiens. Dans son désir de collaborer avec eux à l'ennoblissement de notre " parlure ", elle les invite à se disputer les plus beaux éloges de la langue française. Que l'on chante ses beautés, son histoire, ses douleurs, ses combats, ses triomphes, sa volonté de vivre; peu importe. Que l'on dise ses louanges dans un sonnet, que l'on entonne une hymne, que l'on préfète le rondeau, l'ode, ou toute autre forme; peu importe encore. Il suffit que la pièce soit courte et qu'elle se rapporte à notre langue maternelle.

Depuis plus de six siècles, les *Jeux floraux* de Toulouse passionnent les plus brillants poètes de France. Notre société nationale ne peut pas prétendre que son concours de poésie atteigne du premier coup à une aussi retentissante célébrité. Mais l'initiative est opportune; si elle réussit, elle sera reprise le printemps prochain et deviendra suivant toute vraisemblance une institution permanente. La langue profite des jeux poétiques. Puisse ce premier essai révéler de nouveaux talents et enrichir de quelque chose notre patrimoine littéraire.

GUY VANIER.

### Renseignements pratiques

---

Nous rappelons que le Secrétariat recevra les manuscrits des concurrents jusqu'au samedi, 31 mars.

Quatre prix seront décernés aux meilleurs pièces: un prix de \$20.00 un prix de \$15.00, un prix de \$10.00 et un prix de \$5.00.

Des juges d'une compétence indiscutables et dont nous donnerons les noms dans le *Petit Canadien* de mars, feront l'examen des manuscrits.

Les manuscrits devront être signés d'un pseudonyme et accompagnés d'une enveloppe cachetée contenant le nom véritable et l'adresse de leur auteur, et portant à l'extérieur son pseudonyme.

La Société Saint-Jean-Baptiste se réserve le droit de publier dans le *Petit Canadien* les pièces primées ou qui recevront une mention honorable. Les autres manuscrits seront retournés dans le plus bref délai possible.



## LES FOINS

(TROISIÈME PRIX DU CONCOURS)

Ils fauchent depuis le petit jour et déjà ils entendent dans l'espace ensoleillé perler les notes lointaines de l'angelus du midi; ils fauchent depuis l'heure où les étoiles plus basses et pâlies clignotent sur la courbe frangée des montagnes. Les reins courbés comme des lutteurs, d'un balancement régulier, pas à pas, ils attaquent les foins et le mil cendré; les herbes, blessées à mort par les coups de faux, se courbent, puis se couchent en larges andains autour des deux hommes cependant que le soleil, à mesure, fane leurs fibres...

Un dernier éclair des faux et les faucheurs s'arrêtent. Le soleil dardé sur toute la campagne, cuisant la terre, séchant l'herbe, accablant bêtes et gens.

Jacques Duval et son fils André vont s'asseoir dans l'ombre d'une clôture et se mettent à mordre à belles dents dans la grosse galette brune du lunch du midi. Et, pendant qu'ils mangent, mastiquant bien chaque bouchée qu'ils humectent de larges lampées de lait, ils regardent devant eux le travail accompli. Tout près de là, dans le chaume, deux grands boeufs roux, attelés à la " grand'charrette " flanquée de ses hautes haridelles, semblent sommeiller, les yeux ouverts; par instants, ils secouent d'un long frémissement leur échine puissante harcelée par les taons.

Pendant le temps des foins, le repas des faucheurs est vite englouti dans les abruptes profondeurs gastriques; on craint la pluie et l'appétit est robuste; faucher une relevée durant fait descendre l'estomac dans les talons, aussi le remet-on prestement à sa place... ensuite vient la demi-heure du repos mérité et réparateur, le moment des confidences ou de la courte sieste. Jacques Duval et André allument leur pipe.

André est rêveur; il regarde son père qui, le grand chapeau de paille rejeté en arrière, hume avec conscience les bouffées de l'âcre tabac canadien de son brule-gueule culotté jusqu'au " bouquin ". Après quelques instants, André laisse échapper aigrement ces paroles :

" Nous aurons du beau temps, demain, pour la corvée, mais bien peu de bras... "

— Allons, André, tu en reviens donc toujours à ta marotte; il nous manquera les deux bras de Paul, voilà tout...

— Oui, mais c'en était deux fameux, au fauchage. Vous vous souvenez, père, de la corvée de l'année dernière, quelques mois avant le



départ de Paul pour le régiment ? Il vous a abattu sa " planche " dans l'heure; tous les gens du rang, vous et moi, étions bien loin en arrière de lui quand il a crié, joyeux: Fini-ni-ni!... J'étais un peu jaloux; je ne le félicitai pas comme les autres. Demain, il me semble que si la chose se répétait, j'embrasserais mon frère. Voyez-vous, Paul, nous serait d'un si grand secours dans la Prairie du Ruisseau qu'il nous faut abattre toute dans la journée.

— Mon pauvre garçon, qu'est-ce que tu veux qu'on y fasse; ton frère a voulu servir son pays comme il l'entend; il s'est fait soldat. Toi...

— Moi, je suis resté un simple paysan, un pauvre cultivateur, un toucheur de boeufs et j'entends être aussi utile à mon pays, répliqua André avec une énergique âpreté.

— Chacun son goût, André... N'importe, je suis tout de même un peu inquiet de ton frère; depuis que nous ayons reçu ce message qui nous annonçait que Paul avait été blessé, nous n'avons plus aucune nouvelle de lui; ça m'inquiète, ce silence...

Les deux hommes se levèrent.

La prairie semble fatiguée du fardeau du foin qui reste encore debout. Au travail donc sans plus tarder; il restera encore assez à faire aux gens de la corvée, demain.

André, sombre toujours, enfonce déjà sa faux dans l'épaisse nappe des mils et des trèfles. Jacques Duval, après avoir bourré d'un pouce expert une seconde pipe qu'il allume tranquillement, tire sa pierre à faux d'une petite gaine de cuir qu'il porte à sa ceinture et, la passant et repassant sur la lame, il en fait, au loin, crier l'acier.

Et jusqu'à la brunante, les deux faux brisèrent l'herbe au grand vol régulier de leurs ailes claires...

\* \* \*

On se souviendra longtemps de la corvée chez le père Jacques Duval.

Ce matin-là, on pouvait espérer que la journée serait belle; dès trois heures, l'Orient s'était teinté de rose et les oiseaux s'étaient élancés dans l'espace en criant d'allégresse. Il y eut une aube divine; le matin descendit dans les champs sur un chemin de fleurs et c'est avec son plus large sourire que le soleil vint regarder par dessus les Laurentides pour voir si tous les gens de la corvée étaient prêts. Il a vu, dans un coin de la ferme Duval, le père et André qui préparaient la besogne de la journée. Le père Jacques est méticuleux et lent; il range avec symétrie et précaution les outils dans la " grand'charrette "; André est ingambe à cette heure matinale; il va et vient, pressé, de la porte de l'écurie à celle de la grange grande ouverte. Dans l'étable, on entend un piétine-



ment mou, des raclements de chaînes aux anneaux des mangeoires; un coq bat des ailes bruyamment et chante dans la "tasserie"; un autre répond d'une grange voisine qui est là-bas enfouie dans les arbres et sur laquelle pèse encore de l'ombre. Une vache meugle dans le lointain du "pacage".

A peine eut-on entendu, dans le brumeux bassin des champs, la cloche du village égrener la pluie sonore des notes de cristal de l'angelus du matin, que l'on vit arriver les hommes de la corvée.

Un joyeux vacarme éveille alors la ferme.

On a toute la prairie du ruisseau à faucher et la besogne sera rude sous l'ardent soleil. Mais les tâcherons ont de bons bras et de bonnes faux et ils savent se servir à propos de la pierre à aiguiser. C'est André qui sera, cette année, le chef de l'équipe à la place de Paul.

Ah! celui-là tout le monde y pense en ce moment.

En ce moment, tous les hommes de la corvée pensent à Paul, car c'était un rude faucheur. Comme il savait la plonger avec adresse sa lame dans le trèfle épais et mêlé; comme il savait éviter les cailloux et les mottes de terre dure où le tranchant s'émousse et se brise; personne, on le sait, ne pouvait le suivre, et lui jeter des andains aux talons...

Maintenant le soleil vient de dépasser le point du midi et il envoie à la terre d'ardents rayons. La chaleur est étouffante. Il reste pourtant encore une bonne moitié de la prairie du ruisseau à abattre; la mer mouvante des herbes brunes s'étend loin encore devant les hommes. Dès qu'un léger souffle de la brise qui vient de la montagne les agite, on dirait qu'un manteau d'or léger et transparent flotte sur la prairie. C'est beau mais les tâcherons n'ont pas le temps de regarder. Vont-ils faillir à la tâche?...

"Hop! Hop! les gars", crie le père Jacques qui n'est pas le dernier dans la file.

Et les faucheurs, le front ruisselant sous leurs vastes chapeaux de paille du pays, les manches de leur chemise relevées, laissant à nu jusqu'aux coudes leurs bras bronzés, se ruent avec une sorte de furie sur le pré roux, de l'herbe jusqu'à la ceinture. Courbés, solides sur leurs jambes ouvertes, ils accélèrent comme avec rage le mouvement rythmé du torse de droite à gauche, et, à chaque élan la faux vole au bout des bras tendus; l'arme champêtre siffle dans l'air sous un ahan furieux et plonge aussitôt dans la masse opiniâtre des foin. Les herbes s'affaissent sur toute la largeur de la prairie, et, derrière les faucheurs, les andains bruissant à la chaleur du jour, s'étendent en longues couches moelleuses.

Cependant le soleil a dû raccourcir de milliers de lieues le trajet qui



sépare son orient de son couchant; on dirait qu'il a fait un détour pour aller se cacher plus vite derrière le rideau de la forêt. André lève la tête et mesure, un instant, du regard, l'étendue du foin qui reste encore à faucher. Le fils du père Duval semble faiblir à la besogne.

Les hommes qu'il dirige, eux aussi, n'ont plus l'ardeur du matin. Quand ils s'arrêtent pour aiguïser leur faux ils s'appuient plus fort sur le manche crochu de l'outil; la pierre grise se promène avec plus de lenteur sur la lame et sonne moins haut dans l'air la trempe souple de l'acier.

Il manque une âme à la corvée.

\* \* \*

Voilà que tout à coup, du côté est de la prairie, un homme accourt venant de la ferme; d'un geste souple, il enjambe la clôture et saute dans le pré. D'un bond, il parvient à la file des faucheurs, et, s'emparant de la faux de l'un d'eux qui, rendu à bout, s'était arrêté, il la plonge et replonge avec de grands mouvements dans la chevelure d'or de la prairie.

L'homme est tout de khaki vêtu et des boutons d'or sur sa poitrine luisent comme des étoiles aux rayons du soleil déclinant. Autour de lui les andains s'affalent si rapidement qu'ils sont couchés sur le sol les uns presque par dessus les autres. Penché jusqu'au niveau de la cime des plus hauts épis de mil, les deux jarrets nerveux busqués en angle prononcé, l'homme avance presque au pas de course dans le sentier odorant que trace sa faux dans les foins; l'instrument entre ses poings tourne en rond avec une vitesse comme faucherait la langue d'un boeuf affamé; déjà, il a dépassé cinq des faucheurs et les zigzags clairs et réguliers de sa faux volent vers André.

Les hommes, étonnés, un instant se sont arrêtés et de stupeur un cri s'est échappé de leurs lèvres :

“ C'est Paul !... ”

“ Paul! ” a crié plus fort un peu le père Jacques Duval dont la faux usagée a tremblé au bout des vieux bras.

“ Paul! ” murmure sourdement André dont une joie soudaine illumine le front moite. Mais cette joie a fait aussitôt place à la terreur sur le visage du chef; ce n'est pas seulement le frère qui lui bat les talons, c'est aussi le rival.

C'est bien plus le rival; et une sorte de furie emporte maintenant André et ses hommes. Les torses ruïssellent, les éclairs des faux se confondent et l'herbe se courbe comme sous un grand vent. On fauche au pas redoublé. La pièce qui reste encore à abattre s'amincit, se rétrécit comme en un rêve sous les coups d'une baguette enchantée. On n'entend



plus dans le silence du champ que les ahans énergiques des faucheurs qui ne prennent plus le temps d'aiguiser leur instrument et que les plaintes sourdes des plantes que l'on arrache presque à la seule force des bras nerveux.

André pousse tout à coup un cri étouffé; Paul lui lance un andain dans les talons et le chef voit à côté de lui le clair rayonnement de la faux du soldat; avec rage, il plonge la sienne dans l'herbe et frappe un caillou.

"Hop! André, Hop!" crie joyeusement Paul, qui passe près de son frère en abattant coup sur coup quatre andains de trèfle mauve. André est dépassé.

Les hommes rient dans l'ombre de leur grand chapeau; ils continuent de murmurer, tout en geignant à chaque coup qu'ils donnent: "Mais c'est Paul!..." Des femmes et des enfants sont accourus des maisons vers la prairie du ruisseau; montés sur les pieux de cèdre des clôtures, les enfants crient: "Ohé, Paul!" pendant que les femmes, pâmées d'admiration, rient un peu d'André quand elles le voient dépassé par le soldat... Une troupe d'oiseaux passe sur la prairie en tourbillonnant et en piarrant et ils ont l'air de courir de toutes leurs petites ailes annoncer aux autres chanteurs de la montagne, que Paul est revenu de la guerre; des vaches clament aussi la nouvelle dans un champ de chaume voisin; une caille, sous l'abri d'une meule, la dit aux mulots qui sortent de dessous le foin coupé; un pinson, tout en joie, tirelire sur un piquet de clôture. Il s'est produit, dans ce morceau de campagne, un grand mouvement de vie.

Il ne reste plus qu'une mince lisière d'herbe debout avant que les tâcherons n'arrivent au ruisseau qui marque la limite du travail de la journée.

Le soleil, à ce moment, est juché sur une cime d'arbre, et on dirait qu'il va s'arrêter, un instant, pour regarder les faucheurs donner leur dernier coup de faux... Mais, sans doute, fatigué de sa longue course, il s'endort trop et il ne prend pas le temps d'attendre jusqu'au bout.

L'astre ne prit pas le temps d'attendre et, pourtant, ce ne fut pas long. A peine eut-il disparu que le dernier faucheur jetait par terre la dernière fauchée blonde. Aussitôt la nuit tomba sur les champs comme un vol de plumes noires.

Alors, dans toute l'étendue de la prairie, des grillons se mirent à jouer des cymbales en sautant de joie de moyette en moyette; l'air s'embauma de toute l'odeur du foin coupé du jour et, tout-à-coup, on vit la lune grimper sur un petit nuage qui flottait au ras de l'horizon et regarder aussi loin qu'elle pouvait dans la campagne.



La lune vit tous les faucheurs et les femmes autour de Paul et elle éclaira le groupe d'une lumière laiteuse qui blanchissait la prairie, alentour; elle vit Paul parlant avec volubilité tout en serrant des mains.

Le soldat racontait qu'il avait été blessé, là-bas où l'on se bat depuis deux ans; on l'avait transporté dans un grand hôpital au bord de la mer où il avait passé plusieurs semaines; puis, le médecin-major, un matin, lui avait annoncé qu'il partirait, le jour même, pour le Canada; il n'avait pas voulu prévenir les "vieux" afin de leur causer une surprise. Bref! il était arrivé, la veille, à Québec, où on lui avait donné son congé; enfin, il arrivait à la ferme juste à temps pour la corvée du père...

Dans le champ voisin, les enfants, pour fêter le retour du soldat et l'heureuse fin de la corvée, ont faite une meule de foin fou qu'ils ont allumée et qui, subitement, s'est prise à flamber. Les faucheurs, de loin, regardent danser les ombres des enfants autour du grand feu. Un coup de brise passa tout-à-coup arrachant un tourbillon d'étincelles à la meule qui semble une ruche énorme d'où s'enfuiraient, par milliers, des abeilles...

DAMASE POTVIN. (*Jean-Louis.*)

---

## LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE ET L'ACCOMPLISSEMENT DU DEVOIR NATIONAL, À L'HEURE ACTUELLE

---

### La part des membres<sup>1</sup>

Le succès d'une oeuvre, comme celle de la Société Saint-Jean-Baptiste, repose à mon sens, dans l'initiative et l'effort individuels de ses membres.

Cette condition me semble d'autant plus nécessaire que la lenteur de nos progrès, pendant un trop grand nombre d'années, notre action hésitante ont eu pour cause, l'apathie et le manque de cohésion chez la plupart des membres de la société.

Il a fallu pour secouer cette indifférence, que nos frères du Maine fussent l'objet d'une persécution injuste et que, dans l'Ontario, quelqu'un s'avisât un jour de nous faire croire que la survivance du parler des aïeux n'avait pas de garantie légale.

Nous nous sommes réveillés, et pour mieux nous sentir forts, il a bien fallu nous grouper sous la bannière de notre grande association natio-

---

<sup>1</sup> Rapport présenté au Congrès spécial de la Société Saint-Jean-Baptiste, tenu au Monument National, le 9 novembre 1916.



nale, prêter l'oreille aux conseils et aux avis de ses dirigeants et accepter un plan d'action commune.

Et c'est ainsi qu'en ces dernières années, grâce à l'activité de son Exécutif, à l'action concertée des sections, notre société est devenue plus consciente du rôle qu'elle est tenue de jouer dans notre vie nationale.

Mais, malgré ce réveil général, il est permis de se demander si la part accomplie actuellement, par les membres de la société, témoigne suffisamment de leurs efforts et de leur bonne volonté.

En d'autres mots, accomplissons-nous, comme sociétaires, les devoirs que les Règlements nous imposent ?

La première page de ces Règlements définit le but de notre société :

(a) L'union et la protection, au point de vue national, des Canadiens catholiques de langue française, et des étrangers catholiques de langue française naturalisés Canadiens ou considérés comme Canadiens;

(b) L'union et le secours mutuel de ses membres ;

(c) La diffusion de l'instruction publique, l'aide aux oeuvres de bienfaisance et de prévoyance sociale (charte, section 3).

Afin de faciliter aux membres, les moyens de mieux atteindre ce but, le Conseil Général a formé par toute la ville des Sections; il a fondé un secrétariat-général dont il a fait un foyer intense d'action; il a affilié à la Société, les divers groupements, qui, au Canada ou aux Etats-Unis, agissent sous le même titre que nous; il nomme des Commissions d'étude chargées d'approfondir certains problèmes de notre vie religieuse, économique et sociale; il administre une société mutuelle pour la protection du vieil âge, il consigne dans une publication mensuelle, les progrès, les efforts et les espérances de la société; enfin, il organise des Congrès au cours desquels sont passés en revue les faits et gestes de la race sur ce continent; grandes assises de la famille nationale, où l'on peut, sans avoir à redouter les indiscretions ou la trahison, s'épancher franchement, énumérer ses craintes et s'entendre sur un mouvement d'ensemble.

C'est sur l'emploi que nous ferons de ces multiples moyens qui nous sont fournis, que le Conseil Général compte surtout, pour réaliser le programme qu'il s'est tracé.

### L'union des membres

Il est évident que nous pourrions pratiquer " l'union " mieux que nous ne le faisons.

Sans doute, il ne faudrait pas tomber dans l'erreur que commettent certains de nos compatriotes, et donner à ce mot une signification qu'il n'a pas.



L'union telle que l'ont comprise les auteurs de notre constitution, veut dire communauté d'idées et d'action dans toutes les causes destinées à glorifier notre vie nationale.

Chez quelques-uns, malheureusement, " l'union et la protection " consistent, par exemple, à faciliter l'accès aux fonctions publiques d'un individu dont la plus grande qualité est de savoir exploiter le sentiment national.

Si je ne craignais d'entrer dans un domaine dont nous nous écartons ici, je pourrais, même en généralisant, citer de déplorables exemples, mais ces exemples sont si fréquents ou même récents, qu'il n'est pas besoin d'en dire davantage.

Au contraire, nous donnerions à ces deux mots : union et protection, une bien meilleure signification si, en prenant part avec nos compatriotes d'origine étrangère ou de croyances diverses, à certains mouvements tendant vers le bien général, nous savions commander leur respect et leur confiance.

Ceux de nos membres qui, dans le domaine social, économique, scientifique, artistique, ou toute autre branche de l'activité humaine, révèlent leur amour du travail, la valeur de leurs talents, font bénéficier tout le pays, du fruit de leurs labeurs, jettent sur notre société et sur la race tout entière un éclat qui ne peut qu'accentuer l'union de ses membres.

Cela ne veut pas dire cependant, qu'il nous faille abdiquer notre influence et nos droits, car si cela devait être, nous ne pourrions prétendre, suivant l'expression d'un de nos économistes, " prêcher sur ce continent, comme le firent nos pères, la sainte croisade de la vérité, de la justice et de la liberté. "

Chacun de nous, pouvons, par conséquent, accomplir, notre devoir de membre de la Société Saint-Jean-Baptiste, en travaillant.

### Excellent moyen d'action

Les Sections nous fournissent un excellent moyen de déployer notre activité dans le domaine qui nous convient.

L'assistance aux réunions des Sections est donc de première importance.

A ce propos, l'on me permettra de faire remarquer que l'on se fait généralement une fausse idée du rôle que joue le Conseil d'une Section.

L'on croit, par exemple, qu'aux officiers de la Section, est dévolue la tâche d'entreprendre ou de diriger de son cru.

Ils ne sont, après tout, que les porte-parole du Conseil général, chargés par ce dernier de communiquer aux membres tel mot d'ordre ou



telle décision. Les membres, eux, ont le droit comme le devoir, de discuter, de suggérer et de faire confirmer, par un vote, le sentiment général de la section.

Notre assistance aux réunions de la Section est également nécessaire pour la réussite des mouvements d'intérêt paroissial, auxquels la Société Saint-Jean-Baptiste s'intéresse.

Mentionnons par exemple, les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, l'oeuvre des saines lectures, la lutte anti-alcoolique, la diffusion du *Bulletin paroissial*, l'enseignement oral au moyen des conférences ou causeries, les manifestations religieuses ou patriotiques, etc.

Comment voudrait-on que notre Société se renseigne exactement sur le progrès de toutes ces oeuvres, qu'elle leur prête une assistance morale au besoin, si les membres des Sections s'en désintéressent ?

J'ajouterai que si, par contre, l'apathie se manifestait chez les officiers de la section, il conviendrait aux membres d'en prévenir le Conseil général.

J'ose croire que nous n'aurons jamais semblable prétexte à donner, puisque, les sociétaires eux-mêmes font le choix des officiers de Sections. Et d'ailleurs, l'indifférence de ces derniers ne pourrait procéder que de notre propre apathie, puisque nous sommes à même d'éprouver leur activité et leur dévouement.

Sans communion d'idées, sans unité d'action, entre les membres, les sections ne peuvent être en mesure d'accomplir avec efficacité le programme qui leur a été tracé.

C'est dans les réunions de sections que l'on peut mieux réclamer, par exemple, des marchands d'une paroisse, que les brochures-réclames ou circulaires qu'ils distribuent aux clients de langue française soient non-seulement en français, mais en bon français; c'est au cours de ces réunions, que l'on peut mieux apprendre l'importance qu'il y a pour nous d'adresser les appels téléphoniques en français, d'écrire en français aux compagnies d'utilité publique et aux marchands ou fabricants étrangers qui recherchent notre clientèle; c'est au cours des discussions, que l'on est à loisir de provoquer dans une assemblée de section, que l'on sera mieux en mesure de se renseigner sur les questions d'actualité, d'un intérêt spécial pour nous.

Enfin, le meilleur moyen d'activer le recrutement, n'est-ce pas de provoquer l'intérêt de toute une paroisse pour la Section, par des mouvements d'initiative ?

Il y a peut-être lieu de déplorer que l'élément professionnel ou commercial ne soit pas représenté en plus fort nombre dans les sections paroissiales. Il faut savoir l'y attirer par des moyens que les discussions à ce propos, pourraient suggérer.



L'on pourrait peut-être souhaiter également que le Conseil général fasse des instances auprès des autorités religieuses de chaque paroisse, pour que, souvent, au prône, il soit fait un appel aux paroissiens soucieux de l'avenir de leur race, les invitant à s'enrôler dans la Section de la Société Saint-Jean-Baptiste.

Il n'est pas d'endroit plus favorable pour lancer des appels de ce genre. L'on devrait nous en faire profiter.

Les membres se réjouiront sans doute de l'heureuse idée qu'a eue le Conseil général en décidant de leur adresser, à l'avenir, le *Petit Canadien*, organe de la Société.

Le journal est un excellent moyen de contact pour tous ceux qui s'intéressent à un mouvement quelconque.

La lecture du *Petit Canadien* inspirera peut-être à ceux qui ont des dispositions naturelles, pour " énoncer clairement ce qu'ils conçoivent bien " d'alléger le fardeau de la Rédaction, en lui offrant leur collaboration; ce qui ne veut pas dire cependant que chacun doit s'attendre à ce que sa prose ait la place d'honneur dans la petite revue.

Les collaborateurs du *Petit Canadien* devront se familiariser avec le terme journalistique bien connu: abondance de matière, et ils ne se froisseront pas alors si, bien involontairement, la Rédaction méconnaît leurs aptitudes littéraires.

Tout bon membre ne saurait manquer de lire en entier le *Petit Canadien*, et de le faire lire. Ce sera pour lui un bon moyen de suivre les progrès de notre Société et de le tenir au courant des faits et gestes des Sections et de la Société en général.

La lecture du *Petit Canadien* lui rappellera aussi qu'il existe un Secrétariat-général qu'il peut visiter à loisir et que la Société a mis à sa disposition, pour tous les renseignements dont il pourrait avoir besoin.

La durée de ce congrès étant limitée, je ne crois pas devoir entrer dans plus de détails, sur le devoir qui échoit aux membres de la Société Saint-Jean-Baptiste de pratiquer l'observance des règlements et de faciliter du mieux qu'ils peuvent, le travail si ardu, mais en même temps si méritoire, de leurs officiers.

Le message patriotique du Conseil général, ce soir, doit être pour nous tous, comme un signal de groupement et d'union de nos forces.

Nous ne saurions rester sourds à l'appel de ceux qui ont reçu de nous, la mission de diriger notre société vers ses destinées, et qui comptent sur l'initiative et l'effort de chacun d'entre nous, pour rendre leur oeuvre féconde.

LÉON TRÉPANIÉ, de la Section Olier.

---



## QUELQUES TERMES DE PHARMACIE

---

*Acide* (m). — Ne pas écrire *acid* (ang.)

*Acide acétique* au lieu d'*acid acetic* (ang.)

*Acide acétique cristallisable* au lieu d'*acide acétique glacial*, (anglicisme).

*Acide phénique* ou *phénol* (carbolic acid). — Ne pas dire de l'*acide carbonique*. Si cet acide est impur, on dit: de l'*acide phénique brut*, et non pas de l'*acide phénique noir*. (anglicisme).

*Acide tannique, tartrique*, non pas *tanic, tartaric* (ang.).

*Alcool* (m). — De l'*alcool pur*. Prononcez ce mot comme s'il s'écrivait *alcol*.

*Alun*. — On ne doit pas écrire *alum* (ang.) ; ni prononcer *alin*, mais *alun*.

*Bisublimé*. — Purifié deux fois par sublimation. Ne pas dire *résublimé* (anglicisme).

*Caféine*. — S'écrit avec un seul f.

*Camphre raffiné*. — Ne pas dire *camphre résublimé*.

*Cataplasme*. — Bouillie médicinale, étendue sur un linge qu'on applique à la peau. Dans le parler canadien on l'appelle parfois *mouche*. Ne pas dire un *cataplame*.

*Chimiste*. — Celui qui se livre à la pratique de la chimie; Pasteur fut un grand chimiste.

Il y a donc un peu de prétention dans une annonce de pharmacie ainsi conçue :

*Pierre Renouvier, chimiste et pharmacien ;*

mieux vaut imiter la réclame vraiment française et afficher :

PIERRE RENOUVIER,

Produits chimiques et pharmaceutiques.

*Collodion élastique*, non pas *collodion flexible*.

*Commercial*. — Ce terme est un anglicisme, quand on fait par exemple, une alliance de mots comme celle-ci : *acide sulfurique commercial*; il faut dire *acide sulfurique ordinaire*.



- Comprimé.* — Pastille pharmaceutique contenant une certaine dose de médicament sous un tout petit volume.
- Coton hydrophile.* — Coton qui absorbe l'eau. On traduit mal les étiquettes anglaises quand on parle de *coton absorbant*.
- Eau oxygénée.* — Ne pas dire peroxyde d'hydrogène.
- Essence.* — Dire *essence* d'eucalyptus, de gaulthéria, de menthe poivrée, de térébenthine, et non pas *huile* d'eucalyptus, etc.
- Formol.* — Désinfectant bien connu; on dit aussi *formaline*, *aldéhyde formique*.
- Gaïacol.* — Teinture. Ne pas écrire *guaïcol*.
- Gomme arabique.* — Eviter de dire et d'écrire *gum acacia*.
- Huile de ricin.* — Purgatif, ne pas dire huile de castor (castor oil).
- Ordonnance.* — Ce que prescrit un médecin touchant le régime à suivre. Ce terme s'emploie de préférence au mot *prescription*.
- Prix-courant* (price list). — Tableau de publication périodique, donnant le prix actuel des marchandises; il ne faut pas dire *liste de prix* (anglicisme).
- Savon.* — On dit *savon arsénical*, *sulfureux*, *phéniqué*, au lieu de *savon arsénic*, *savon soufre*, *savon carbolique*.
- Sinapisme.* — Cataplasme contenant de la moutarde; on dit aussi un *rigollot* (du nom de l'inventeur); ces deux expressions sont préférables à *mouche de moutarde*.
- Sparadrap* (plaster). — Tissu enduit d'un médicament quelconque; Le *taffetas gommé* et le *taffetas d'Angleterre*, sont des variétés de sparadrap.
- Térébenthine.* — Il est incorrect de dire *tourmentine*, du mot anglais *turpentine*.
- Vaporisateur, pulvérisateur* (atomizer). — Ne pas dire *atomiseur* (angl.)
- Vaseline* (petrolatum). — Il y a la vaseline blonde ou jaune, et la vaseline blanche, selon la couleur du produit.

*La Ligue des Droits du Français.*

---



## CAISSE NATIONALE D'ÉCONOMIE

### TABLEAU D'HONNEUR DES ORGANISATEURS PERMANENTS

Inscription du mois de décembre 1916	Moyenne par semaine
1 V. Laframboise	1 E. Talbot
2 L. Corriveau	2 V. Laframboise
3 A. Thinel	3 J.-A. Beuparlant
4 J.-A. Beuparlant	4 A. Thinel
5 J.-F. Côté	5 J.-F. Côté
6 E. Talbot	6 L. Corriveau
7 J.-B. Ricard	7 N. Milette
8 J.-I. Piché	8 J.-B. Ricard
9 O. De Lottinville	9 O. De Lottinville
10 W. Gagnon	10 J.-I. Piché
11 N. Milette	11 D. Buisson
12 W. Larivière	12 W. Larivière
13 F. J. Poirier	13 E. Pilon
14 D. Buisson	14 W. Gagnon
15 E. Pilon	15 F. J. Poirier
16 I. Michaud	16 I. Michaud

Honneur à MM. V. Laframboise, L. Corriveau, A. Thinel, J.-A. Beuparlant, J.-F. Côté, qui, pour le mois de décembre, ont gagné les prix accordés par la Société Saint-Jean-Baptiste, en inscrivant plus de 60 membres.

Les prix du concours annuel, organisé par le Comité de Régie, de la Caisse Nationale d'Économie, accordés à l'organisateur qui, dans le cours d'une année, aura travaillé pendant au moins 26 semaines, et qui obtiendrait la moyenne la plus forte, pourvu que la moyenne soit au-delà de 15 membres par semaine, ont été remportés par les organisateurs suivants :

*1er prix* : M. J.-A. Beuparlant, avec une moyenne, par semaine, de 21  $\frac{1}{35}$ .

*2e prix* : M. Albert Thinel, avec une moyenne, par semaine, de 17  $\frac{1}{26}$ .

Ces résultats méritent d'être mentionnés. Nous offrons à ces organisateurs qui ont décroché la palme, nos sincères félicitations.

J.-A. DUBÉ, *Contrôleur du Recrutement.*



## LA CAISSE NATIONALE D'ÉCONOMIE

## ACTIF AU 31 DÉCEMBRE 1916

## OBLIGATION :

Municipalité de la Ville de la Côte Saint-Louis, @ 4½% échéance en 1927.....	\$ 20,000.00	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	750.00	\$ 20,750.00
Municipalité du Canton de Maniwaki, @ 5%, annuité jusqu'en 1935 .....	7,861.55	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	196.54	8,058.09
Commission Scolaire de la Municipalité de Shawinigan, @ 5%, annuité jusqu'en 1935.....	11,006.32	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	229.30	11,235.62
Ecoles Séparées, Nepean, B., 5%, échéance en 1936..	3,000.00	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	56.25	3,056.25
Municipalité du Village de Jonquières, 5% semi- annuité jusqu'en 1956 .....	24,437.82	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	152.73	24,590.55
Municipalité de Sturgeon Falls, 5%, échéance en 1936	27,515.42	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	595.42	28,110.84
Municipalité de Sudbury, 5%, échéance en 1927.....	11,406.72	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	522.83	11,929.55
Municipalité Scolaire du Village de Rigaud, 5%, échéance en 1957 .....	6,157.63	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	179.60	6,337.23
Ville de Roberval, 5%, échéance en 1958, semi-annuité	5,846.11	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	48.72	5,894.83
Ville de Victoriaville, 5%, éché. en 1959, semi-annuité	95,519.30	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	759.99	96,315.29
2ème Division Co. Lac Saint-Jean, 5%, échéance en 1959, semi-annuité .....		5,365.64
Syndics, Ecole de Danville, 5% échéance en 1930.....	5,560.04	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	127.43	5,687.47
Municipalité du Village de Warwick, 5% échéance 1950	13,800.00	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	287.50	14,087.50
Municipalité Scolaire, Ville de Longueuil, 5%, échéan- ces en 1960, semi-annuité .....	23,234.42	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	193.62	23,428.04



Municipalité du Canton de Windsor, '5 %, échéance en 1960, semi-annuité .....	11,579.92	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	96.50	11,676.42
Municipalité d'Asbestos, 6 %, 25 ans échéance en 1936.	39,571.23	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	1,088.18	40,659.41
Commission Scolaire de la Municipalité du Village de Rivière Saint-Pierre, 5½ %, en 1943.....		95,260.00
Laval des Rapides, 6 %, échéance en 1954.....		39,018.00
Commission Scolaire de Tétreaultville, 6 %, échéance en 1939 .....		22,500.00
Commission Scolaire Saint-Jean Berchmans, 6 %, échéance en 1954 .....	67,500.00	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	1,800.00	69,300.00
Municipalité Village Rapide de l'Orignal, 7 %, échéance en 1954, annuités .....	9,896.31	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	86.59	9,982.90
Saint-Alexis de la Grande Baie, 6 %, échéance en 1925.	28,911.00	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	750.00	29,661.00
Ville Saint-Michel de Montréal, 6 %, échéance en 1955	45,000.00	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	500.00	45,500.00
Gouvernement de la Puissance, 5 %, échéance en 1925	4,875.00	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	20.83	4,895.83
La Ville Lasalle, 5 %, échéance en 1954.....	42,500.00	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	416.67	42,916.67
La Ville de Dorion, 5 %, échéance en 1919.....	40,320.00	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	350.00	40,670.00
La Ville de Roberval, 6½ %, échéance en 1946.....	59,664.60	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	646.37	60,310.97
La Corp. Episc. de la Ville de Nicolet, 6½ %, éch. 1928	10,000.00	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	108.33	10,108.33
Mun. Scol. Cath. Ville Longueuil, 6½ %, échéance 1966	60,000.00	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916 .....	650.00	60,650.00
		<u>\$847,956.43</u>

#### OBLIGATIONS HYPOTHÉCAIRES :

Oeuvres et Fabrique de la Paroisse de Labelle, 5 %, échéance en 1953.....	\$ 18,127.52	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	604.25	18,731.77
Frères du Sacré-Coeur d'Arthabaskaville, 5% éch. 1918	10,748.34	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	447.85	11,196.19

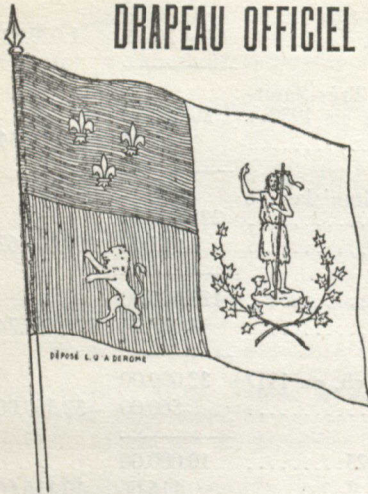


Ecoles S�ep., Alfred, Ont., 5 %, échéance en 1926.....	1,000.00	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	20.83	1,020.83
<hr/>		
Oeuvres et Fabrique de la Paroisse du Très-Saint-Sacrement, près Lachine, 5 %, échéance en 1930..	20,000.00	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	83.34	20,083.34
<hr/>		
Oeuvres et Fabrique de la Paroisse Saint-Stanislas de Montréal, échéance en 1959.....	225,000.00	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	2,015.62	227,015.62
<hr/>		
Société St-Jean-Baptiste de Montréal.....	120,000.00	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	7,867.74	127,867.74
<hr/>		
Paroisse Ste-Philomène de Rosemont, 7 %, éch. en 1917	32,000.00	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	560.00	32,560.00
<hr/>		
Paroisse de Gracefield, 7 %, échéance en 1925.....	10,000.00	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	116.66	10,116.66
<hr/>		
Saint-Raphael de Burbidge, 7 %, échéance en 1925....	10,000.00	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	116.66	10,116.66
<hr/>		
Saint-Gabriel de Bouchette, 7 %, échéance en 1925....	10,000.00	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	116.67	10,116.67
<hr/>		
Oeuvre et Fabrique de la Ville de Montréal Est, 7 %, échéance en 1926 .....	9,000.00	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	525.00	9,525.00
<hr/>		
Oeuvre et Fabrique de Saint-Rédempteur de Hull, 6½ %, échéance en 1936.....	35,000.00	
Intérêts accrus au 30 décembre 1916.....	785.44	35,785.44
<hr/>		
Balance en Banques et en main.....		39,503.10
		<hr/>
		\$1,401,595.45

N. B. — Quoique non certifi es par les vérificateurs, qui n'ont pas encore termin e leur travail, ces chiffres peuvent être consid er es comme exacts.



## DRAPEAU OFFICIEL DE LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE



A côté du drapeau français qui demeure le symbole de l'idée, la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal a décidé de déployer à l'avenir dans les démonstrations patriotiques, un drapeau qui porte ses couleurs et les insignes qui lui sont propres. Ce drapeau, dont le modèle est conservé au secrétariat, est donc le seul drapeau officielle de notre société nationale et il est à souhaiter que toutes les sections s'en procurent un semblable pour la fête du 24 juin prochain.

La maison L.-J.-A. DEROME, chargée par le bureau exécutif de la préparation du modèle officiel se tient à la disposition des sections pour l'exécution de toute commande. La soie employée pour la confection de ces drapeaux est de toute première qualité, et la représentation — sur les deux faces — des symboles et des inscriptions appropriées, est confiée à des artistes experts en peinture sur soie.

Il serait à souhaiter que les sections n'attendent pas à la veille de la fête nationale pour donner leur commande.

Dès maintenant la MAISON DEROME est prête à répondre aux demandes.

Pour toutes informations, s'adresser à la

**LIBRAIRIE L.-J.-A. DEROME Limitée**  
46, RUE NOTRE-DAME OUEST, MONTRÉAL

Domicile et bureau du soir :

262a, RUE VISITATION

TEL. EST 3435

## ARTHUR COURTOIS

NOTAIRE

Immeuble du Crédit Foncier, F. C.

35, RUE SAINT-JACQUES

MONTRÉAL

TEL. MAIN 5030



# BANQUE D'HOCHELAGA

Fondée en 1874

Capital versé . . . . .	\$ 4,000,000
Fonds de réserve . . . . .	3,700,000
Total de l'actif .. . . .	39,000,000

## DIRECTEURS :

MM. J.-A. Vaillancourt, président ;  
l'hon. F.-L. Béique, vice-président ;  
A. Turcotte, E.-H. Lemay, l'hon. J.-M. Wilson, A.-A. Larocque, A.-W. Bonner.  
Beaudry Leman, gérant général.  
Yvon Lamarre, inspecteur.

SIÈGE SOCIAL : 112, rue S.-Jacques, MONTRÉAL.

Bureau Principal : 95, rue S.-Jacques,

F.-G. Leduc, gérant ; P.-A. Lavallée, gérant adjoint.

164 SUCCURSALES ET AGENCES AU CANADA

32 BUREAUX DE QUARTIERS

Tout dépôt D'UN DOLLAR ou plus ouvre un compte à la Banque, sur lequel est payé deux fois par année un intérêt au taux de 3% l'an.

La Banque émet des LETTRES DE CREDIT, CIRCULAIRES et MANDATS pour les voyageurs, — ouvre des CREDITS COMMERCIAUX, — achète des TRAITÉS sur les pays étrangers, — vend des chèques et fait des PAIEMENTS TELEGRAPHIQUES sur les principales villes du monde, — prend un soin spécial des encaissements qui lui sont confiés, et fait remise promptement au plus bas taux du change.

## — BANQUE PROVINCIALE — DU CANADA

Incorporée par Acte du Parlement en juillet 1900

Capital autorisé \$2,000,000.00

Capital payé et surplus au 31 décembre 1915 \$1,650,000.00

Siège central : 7 et 9, Place d'Armes, Montréal, Canada

### CONSEIL D'ADMINISTRATION :

Président : M. H. LAPORTE, de Laporte, Martin Ltée, Administrateur du Crédit Foncier Franco-Canadien.  
Vice-Présidents : M. W. F. Carsley, Capitaliste, Tancredié Bienvenu, Administrateur, Lake of the Woods Milling Co.  
M. G. M. Bosworth, vice-président "Canadian Pacific Railway Co."  
Hon. Alphonse Racine, de la maison Alphonse Racine Ltée, Marchands en gros, Montréal.  
M. L. J. O. Beauchemin, propriétaire de la Librairie Beauchemin Limitée.  
M. Martial Chevalier, Directeur-gérant Crédit Foncier Franco-Canadien.

### BUREAU DE CONTROLE

Les fonds ou argents qui sont confiés à cette Banque pour son Département d'Épargne sont contrôlés par un Comité de Censeurs, et les placements sont examinés mensuellement par les Messieurs qui composent ce comité à savoir :

Président : Hon. Sir ALEX. LACOSTE, Ex-Juge en Chef de la Cour du Banc du Roi.  
Dr E. P. Lachapelle, Administrateur du Crédit Foncier Franco-Canadien.  
Hon. N. Pérodeau, N. P., ministre sans portefeuille, Gouvernement de Québec, administrateur Montreal Light Heat & Power Co.

75 bureaux dans les Provinces de Québec, Ontario et Nouveau-Brunswick.

Pour la commodité des travailleurs, etc., des dépôts de toutes sommes, depuis un dollar (\$1.) seront acceptés au Département d'Épargne. Intérêt alloué 3% sur dépôts d'épargne.

**Correspondants Étrangers :** ETATS-UNIS — New York : Metropolitan Bank, National Bank of Commerce, Citizens Central National Bank. Boston : National Shantut Bank. Chicago : Continental National Bank. ANGLETERRE : The Capital and Counties Bank. FRANCE : Société Générale. Comptoir National d'Escompte de Paris. ALLEMAGNE : Deutsche Bank. AUTRICHE : Kais, Koan, Priv. Oesterreichshe Laenderbank. ITALIE : Banca Commerciale Italiana.

L'Association Saint-Jean-Baptiste fait des affaires de banque avec cette institution.



# RENTIER DANS VINGT ANS !

---

Il suffit de verser 25 sous par mois pour s'assurer une rente viagère.

L'occasion en est offerte aux hommes, femmes et enfants de tout âge.

PAS D'EXAMEN MEDICAL.

---

## LA CAISSE NATIONALE D'ÉCONOMIE

(Assujettie à la surveillance de l'Etat)

MONUMENT NATIONAL : 286, rue Saint-Laurent

MONTREAL.

55,000 SOCIÉTAIRES

850 SECTIONS ET BUREAUX DE PERCEPTION

CAPITAL ACCUMULÉ : \$1,500,000.00

Ce capital est placé en valeurs de 1er ordre, de 5 à 7 pour cent.

La " Caisse Nationale ", la plus ancienne et la plus puissante société de prévoyance du pays, a pour objet d'habituer le peuple à l'économie. Qui ne peut épargner un sou par jour? Cela suffit à vous assurer, au bout de vingt ans, une pension viagère substantielle.

---

## La Caisse de Remboursement

Complément de la " Caisse Nationale d'Économie ", elle assure le remboursement aux héritiers des sociétaires décédés avant vingt ans de sociétariat.

Tous renseignements fournis sur demande.

On demande des agents pour le recrutement et la perception dans toute la province.

---

## ARGENT A PRÊTER

---

La Société Saint-Jean-Baptiste prête aux municipalités, aux commissions scolaires et aux fabriques. Elle traite directement avec les emprunteurs et n'achète que des débetures françaises ou bilingues.

---

Administrateur . . . . . Arthur Gagnon.  
Directeur du recrutement . . . J.-Arthur Dubé.  
Inspecteur . . . . . J.-I. Couture.  
Inspecteur . . . . . Alexis Côté.

---

ARBOUR & DUPONT, imprimeurs-éditeurs, 249 est, rue LaGauchetière, Montréal.

JUL 10 1972